

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis ARNOULD

De l'action morale de la femme sur le travail des
jeunes gens

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 275-288
(supplément)

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

De l'action morale de la femme

sur le travail des jeunes gens.

Une excellente étude parue naguère nous montrait, par l'exemple des Belges, que l'efficace action politique ne consiste point, comme nous le croyons trop facilement, en beaux discours, en nobles gestes et en brillantes conférences, mais en un travail lent, menu, perpétuel et souterrain, comparé spirituellement à celui des termites. Il n'en va pas autrement, de la plupart des bonnes choses humaines, lesquelles se composent le plus souvent de détails quotidiens. Le vrai bonheur n'est pas un lingot que l'on trouva, un beau jour, sur son chemin, comme l'on rencontre dans la rue un porte-monnaie perdu, mais un assemblage de paillettes d'or, que l'on voit doucement briller, dans sa vie, que l'on cherche même en fouillant dans les cendres, et que l'on recueille avec soin, une à une. L'action éducative se comporte tout de même. Sans doute les grandes orientations y sont nécessaires, et elle ne saurait se passer de principes. Mais pour les faire passer dans la pratique, il faut une vigilance de tous les instants, une surveillance qui ne se démente jamais, afin que la jeune âme prenne peu à peu ces attitudes et ces directions, qui deviendront un jour pour elle comme des forces naturelles pour le bien. Que chacun de nous autres arrivés à l'âge adulte s'interroge sur les facteurs premiers de sa vie morale, et il trouvera toutes sortes de détails qui ne semblaient point avoir par eux-mêmes la moindre importance, telle habitude qui lui a été donnée, telle parole, en apparence indifférente, qui lui aura été dite dans un moment opportun où elle a pénétré jusqu'au fond même de l'âme, tel spectacle qu'il aura eu sous les yeux à tel jour, tel livre qu'il aura

lu à tel âge, enfin tous ces éléments imperceptibles et variés qui auront composé l'atmosphère morale dont son âme s'est fortifiée et nourrie. *Les détails* ont donc une importance considérable en éducation, et peuvent, soit en se produisant une fois, soit en se répétant, exercer une action irréparable, définitivement heureuse, s'ils sont subordonnés à une haute vue d'ensemble. Aussi chacun d'eux prend-il de sa répercussion immédiate sur l'enfant une suprême dignité. De là vient que, une fois les principes posés, la seule manière de faire de la pédagogie pratique est d'entrer dans les détails, et que l'on a l'air en ce cas de parler de très petites choses, alors que l'on parle des plus grandes qui soient, mais avec précision. De là découle en même temps la très grande influence de la femme en fait d'éducation : très portée vers le détail par sa nature et par les conditions mêmes de son existence au foyer (car enfin elles ne sont pas encore toutes avocates ou doctresses), la femme est maîtresse par là des avenues de l'éducation : ces avenues ont été tracées par l'homme à qui elle a associé sa vie, par le père, ou bien par les maîtres à qui elle a confié son enfant, ou par ses propres principes. Mais c'est elle qui accompagne pas à pas le jeune voyageur sur la route, lui faisant presser ou ralentir la marche, lui fournissant un viatique plus ou moins fortifiant, et responsable en définitive, dans une très large mesure, des conditions dans lesquelles il arrive au but. Qu'il soit permis à l'un des simples engagés volontaires de la grande armée de l'éducation, après vingt années passées au milieu de la jeunesse, de faire part modestement et franchement des observations de détail qu'il a rassemblées touchant un point bien précis de cette influence féminine : l'action morale de la femme sur le travail des jeunes gens.

Lorsqu'un jeune homme ne travaille pas, l'on peut presque toujours, hélas ! reprendre la formule du célèbre

avocat : « Cherchez la femme. » L'on peut toujours la redire en un autre sens, lorsqu'il travaille, et alors la femme, c'est la mère, c'est la sœur, c'est l'une de ces tantes qui sont restées ou qui reviennent au foyer, c'est l'aïeule, cette seconde mère plus âgée et souvent plus douce, moins responsable et moins sévère, dont l'influence pénétrante a coutume de s'insinuer avec une suavité forte dans l'âme des jeunes. Gardiennes du foyer, ces femmes de tout âge ont un triple devoir à accomplir vis-à-vis du travail des jeunes gens : le *protéger*, l'*encourager*, le *reposer*. L'on aura en vue dans ce qui suit, principalement les écoliers, tout en se proposant de finir par quelques observations applicables aux grands collégiens qui sont devenus des étudiants.

Le travail de l'enfant a besoin d'être *protégé*, d'abord contre lui-même ; les femmes de la maison aideront l'écolier à passer de la récréation à l'étude, en l'assistant contre les entraînements des jeux qui prennent les plus remuants, contre les entraînements de conversation et de lecture, qui emportent les plus réfléchis. Ce passage du repos au labeur se fera à des heures réglées d'avance, qui auront quelque chose de sacré : ainsi se formera dans l'esprit de l'enfant cette habitude grave, qui est une des principales formes de la maîtrise de soi chez les hommes, à savoir la conscience sourde de la terre qui tourne, du temps qui fuit, et la fréquente interrogation posée dans le for intérieur : « Il est telle heure : suis-je bien à faire, à cette heure, ce que je dois ? »

Une fois l'enfant remis au travail, il s'agit de protéger celui-ci contre les autres : nous voulons parler de ces multiples causes de dérangement qui, dans une famille, conspirent naturellement contre le travailleur,

allées et venues qu'il est si commode de pratiquer par sa chambre, invasions bruyantes de jeunes frères et sœurs qui s'y précipitent étourdiment comme une volée de moineaux, tentations fréquentes que nous éprouvons, nous parents, de nous servir d'une paire de jambes plus jeunes pour une course au bout de l'appartement ou à l'étage supérieur, visites de parents ou d'amis. Quiconque a été « coupé » de la sorte au milieu d'une version latine ou d'une composition française, sait ce que coûtent ces fameuses « cinq minutes seulement », au nom desquelles on l'a brusquement arraché de sa table, car une fois revenu à sa chaise, il lui faut du temps pour rattraper et renouer le fil de ses pensées et de ses recherches, sans compter les images étrangères qui reviendront infailliblement repasser dans son cerveau, malgré lui, à la suite de son expédition.

En montant ainsi la garde autour de la salle de travail, les mères ménageront à leurs fils de bonnes et longues études de une heure, une heure et demie, deux heures, qui permettront à ceux-ci de faire de la besogne utile : tels de bons chevaux de sang, sur une carrière spacieuse seulement, peuvent exécuter de larges foulées qui laissent fuir sous leurs pieds l'espace.

Et surtout les mères inculqueront ainsi à leurs fils des habitudes graves, ce qui est presque le tout de l'éducation, en faisant du labeur de leurs enfants le vrai centre matériel de la vie domestique.

J'ai entendu opposer une objection à cette théorie : « En subordonnant ainsi toutes choses, dans une famille, au travail des garçons, vous prêtez beaucoup trop d'importance à leur personnalité, qu'ils sont déjà très tentés d'enfler outre mesure, et vous encouragez de la sorte le développement de l'égoïsme inhérent au cœur des hommes. » Je réponds : « Rassurez-vous, Madame. L'enfant s'apercevra bien vite que ce que l'on

respecte en lui, ce n'est pas le caprice, que vous ne vous ferez pas faute de contrecarrer ; il verra bien que ses lectures ou ses jeux sont interrompus sans scrupule : ce n'est donc pas lui que l'on respecte, mais son travail, c'est-à-dire la partie la plus sérieuse de son devoir. D'ailleurs, il faut choisir : une maison ne peut avoir pour pivot que le travail ou le plaisir. Quel sérieux vous déposez au fond de l'âme de vos fils en élisant le premier, et quel heureux risque vous courez qu'ils fassent un jour le même choix lorsque l'heure sera venue pour eux de fonder et d'organiser un foyer à leur tour ! Il ne faut pas plus, peut-être, que ce point de départ pour décider du sérieux de plusieurs générations. »

Il ne suffit pas de protéger le travail, il faut encore *l'encourager*. Ah ! sans doute, il y a les encouragements du père, mais ils arrivent rarement et de haut : ceux de la mère, des sœurs, de la grand-mère sont plus de niveau, pour ainsi dire, et de plain-pied. Le père causera quelquefois, pas assez souvent, avec son fils, des matières qui lui sont enseignées. Mais la mère, si elles les sait provoquer, aura les confidences : c'est un camarade qui aura été brutal en gestes ou en paroles, un maître qui, sans y penser, aura humilié l'enfant, une version qu'il aura désespéré de comprendre, une classe d'histoire qui l'aura secrètement enthousiasmé, un cours de langues vivantes où il aura réussi à placer quelques mots, une de ces injustices surtout qui font bondir le cœur de la jeunesse et la rendent incapable de sang-froid et de réflexion. Petits succès, petites joies, petits déboires, tels sont les grands événements de nos écoliers, qui ont besoin le plus souvent de les verser dans un cœur ami : qui donc saura

les recevoir avec plus de patience et de sympathie dans leur détail qu'un cœur de femme, un cœur de mère ? Et quelle excellente occasion de former en ces jeunes âmes la conscience, qui, elle non plus, ne se fait pas d'un coup, mais bien plutôt par des touches et retouches légères et répétées à propos des menus incidents de la vie !

Il est des périodes de fatigue ou de chaleur, d'énervement ou de croissance, où les femmes de l'entourage sauront redoubler d'efforts et d'ingéniosité pour se rapprocher de leurs petits travailleurs, pour les envelopper d'un vif réseau d'affection forte et encourageante. Car si l'on nous comprend bien, nous sommes loin d'avoir en vue une tendresse débilitante et affadie. Il ne s'agit pas d'éviter à nos enfants toutes les petites difficultés et de rembourrer devant leurs sensibilités naissantes chacun des angles de la vie. Les « gâter » ainsi serait leur rendre le plus mauvais des services, les préparer à souffrir un jour, plus douloureusement que personne, des frottements de la vraie vie. Nous ne devons jamais perdre de vue que le vrai rôle de l'éducateur, quel qu'il soit, est le contraire de river une chaîne chaque jour plus forte entre lui-même et l'éduqué, mais bien de généreusement apprendre à l'éduqué à se passer de lui, tôt ou tard, le plus vite possible, et la suprême vertu éducatrice, à coup sûr, est, aussitôt après l'amour des âmes et la patience, le désintéressement. La tendresse féminine que nous souhaitons autour des jeunes garçons doit donc être par-dessus tout un apprentissage éclairé et progressif de la vie, un commentaire perpétuel de la leçon de la souffrance, qui est, selon la forte expression du poète, « le maître de l'homme », afin que « l'apprenti » en bas âge ne se révolte point contre son maître, ne l'injurie pas et comprenne vraiment son enseignement ; ce que nous

demandons en définitive c'est, si l'on peut dire, une tendresse virile et *initiante à la vie*.

Outre la sympathie morale, pourquoi les mères, les sœurs ne montreraient-elles pas aux grands écoliers quelque sympathie intellectuelle ? Il n'est point question de devenir des *bas bleus* : mais n'oublions pas que les adolescents qui sentent grandir et se meubler leur esprit, s'éprennent un peu étourdiment de la science, à la manière de nos pères du temps de la Renaissance, et jugent tout le petit monde qui les entoure du haut de leurs jeunes lunettes intellectuelles. Ils sondent la profondeur d'instruction des hommes et aussi des femmes de leur foyer, et sont même exposés, dans leur jugement, à sacrifier trop facilement les qualités du cœur à celles de l'esprit. L'heure est donc bonne pour les mères, pour les grand-mères, pour les sœurs, de nouer avec ces jeunes gens, en toute simplicité, quelque intimité intellectuelle, d'établir quelque échange d'idées sur un sujet connu des deux parts, d'organiser quelque travail ou quelque lecture sérieuse en commun. Quelle belle occasion, pour des sœurs, par exemple, de rafraîchir ou de compléter leurs connaissances, et comme le profit, à la fois intellectuel et moral, est certain chez les deux associés !

J'ai connu un philosophe, je veux dire un élève de philosophie, qui, tous les matins, été comme hiver, arrivait, sur la pointe des pieds, à sept heures moins un quart, dans le salon de ses parents. A la même minute, craquait le plancher d'un autre côté de l'appartement : c'était la sœur qui arrivait, elle aussi, de sa chambre. A qui en voulaient ces deux jeunes conspirateurs ? Tout simplement le collégien répétait à son auditrice la leçon quotidienne de philosophie, ce qui fut de la plus grande utilité pour la jeune fille, et l'on pense si le jeune professeur était ferré, de son côté, lorsqu'à

huit heures il était interrogé sur cette leçon qu'il venait d'enseigner.

Quoi que l'on puisse réaliser en ce genre, il y a toujours une manière très simple et à la portée de chacune, d'encourager le jeune travailleur, c'est de venir sans bruit et sans parole, non papillonner ni flâner, ni se chauffer sans rien faire, ni même poursuivre une lecture frivole, dans sa chambre, mais *coudre à côté de lui*. Oh alors, les bonnes heures, les bonnes veillées en tête-à-tête, les bons silences pleins de charme et pleins de choses, rompus seulement par le gazouillis léger de la plume qui court plus allègre sur le papier et par le chant sec de l'aiguille qui ponctue le temps de piqûres régulières ! Oh ! les bonnes heures, où deux êtres, l'un à l'autre chers, s'aiment sans se le dire, ayant la sourde conscience d'être tous deux dans la voie droite et d'accomplir chacun sa destinée en obéissant de façon diverse à la grande loi du labeur ! Heureux les travailleurs qui travaillent ainsi avec l'accompagnement d'une aiguille aimée ! et comme Sully-Prudhomme encore, le poète de toutes les délicatesses, les a bien compris :

.. Il leur faut pour témoin dans les heures d'étude
Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser,
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser.

En troisième lieu le travail a besoin d'être *détendu et reposé*. Les mères devront exercer un soigneux contrôle sur les lectures, dont nous ne parlons qu'en courant, car ce serait tout un sujet à traiter : bornons-nous seulement à émettre l'idée que, dans un temps de licence excessive comme le nôtre, il importe sans doute aux jeunes gens que leurs lectures soient choisies

moins étroitement qu'à des époques plus raisonnables : nous leur éviterons ainsi ces étonnements trop vifs et, à un moment donné, inévitables, qui ne manqueraient pas de leur apporter un trouble dangereux.

Mais faisons attention que ce ne sont point les lectures qui reposent vraiment les travailleurs, c'est *la gaieté*. Je voudrais que la maison bien constituée fût aussi joyeuse par moments qu'à d'autres je l'ai dépeinte sérieuse. Nous devons faire fleurir chez nous la divine qualité de la gaieté, il le faut. Il est indispensable que nous nous y efforcions, et avec ce point, qui tout d'abord semble secondaire, il n'y va pas moins que d'une large part de la morale. C'est, en effet, à nous, par notre exemple, à persuader nos enfants que la vertu, l'honnêteté du foyer n'est point nécessairement morose ; et nous devons tout faire pour ne pas laisser s'insinuer en eux cette idée subversive que le plaisir défendu, le vice est seul synonyme de joie de vivre et de bonheur. Ainsi ils n'escompteront pas, pour être heureux, les occasions de sortir de chez nous, d'aller chez les autres, de courir les divertissements privés ou publics, ou de faire pis ; et l'on ne pourra pas, un jour, les entraîner hors de leurs devoirs par le moyen courant, à savoir les dehors de la gaieté factice : au cri de la joie, ils demeureront insensibles, eux qui en auront connu d'enfance le véritable son, qui doucement retentira pour toujours au plus profond de leur âme.

Ah ! je sais qu'il faut, la plupart du temps, beaucoup de vertu aux parents pour entretenir la gaieté à leur foyer ! Les natures n'y sont pas toujours portées, les soucis domestiques en ont peu à peu desséché la source, et les préoccupations publiques, hélas ! surtout à certaines époques, tendent à la tarir complètement. L'âge amène avec soi de la tristesse, voire même des

infirmités, et le rire trop souvent se fait rare dans les meilleures familles.

Que l'on ne nous soupçonne pas, surtout, de vouloir cacher à nos fils ces diverses causes privées ou publiques de chagrin et de prétendre les maintenir artificiellement dans une atmosphère fausse d'opéra-comique. C'est le contraire qui est vrai. Nous pensons qu'un des meilleurs moyens d'éducation est que le père ou la mère, à certaines heures, associe, de propos délibéré, ses enfants aux choses graves ou tristes, qu'il peut leur dire, de la vie de la famille, des amis ou du pays ; qu'il leur apprenne une maladie, une déception, une mort, la perte d'une liberté. C'est encore l'apprentissage de la souffrance et de la vie que nous réclamions plus haut. Mais, cela fait et bien fait, que l'on n'y revienne pas sans cesse. Ce que nous combattons de toutes nos forces, c'est le gémissement dans les familles : il n'en peut procéder que l'ennui et le dégoût du foyer.

Nous ne raisonnons pas assez sur la différence de la sensibilité entre nous et nos enfants. Leur jeune âme est un ressort encore énergique que nous pouvons, que nous devons, à certains moments, ployer sous une tristesse. Mais ne maintenons pas le poids, et laissons le ressort se détendre et rebondir allègrement, comme il en a un absolu besoin pour la conservation, à cet âge, de la santé physique et morale ; laissons nos enfants s'égayer, nous égayer ; au besoin, égayons-les sans vouloir qu'une chape de plomb retombe toujours sur leurs jeunes épaules comme nous la sentons si souvent sur les nôtres.

L'on voit des mères de famille expérimentées, au risque de provoquer tout d'abord l'étonnement, savoir sortir les premières d'une profonde et légitime douleur pour donner à leurs enfants le conseil, voire l'exemple de la gaieté. La maison la plus vraiment gaie que nous

connaissions, gaie particulièrement pour les enfants et les jeunes gens ou jeunes hommes qui y sont accueillis, est en même temps la plus traversée d'épreuves de toute sorte, non pas que l'on y joue la moindre comédie hypocrite, mais c'est que chacun des membres, connaissant le prix divin de la gaîté, sait que les hommes, quoi que l'on dise, en ont plus besoin que les femmes et qu'elle est avant tout semence d'action.

Dans l'organisation de la gaieté domestique, les aïeules, quand elles ne se trouvent pas attristées par les infirmités, ont parfois une supériorité sur les mères trop souvent fatiguées par leur tâche quotidienne. Les sœurs l'emportent encore sur les aïeules, et pour reposer leurs frères, rien ne vaut leur gaieté jeune et communicative. Qu'elles soient donc toujours à la disposition de ceux-ci, prêtes avec eux à rire un brin quand ils en ont besoin ou envie, à sortir en leur compagnie, même quand elles ne le désirent pas, si le cœur leur en dit, à eux, d'aller croquer un peu d'air frais. Au reste, elles se rappelleront que rien n'est plus fier qu'un garçon qui mène par la main sa petite sœur, sinon celui qui voit trotter à ses côtés (jadis nous nous donnions le bras) sa grande sœur.

Vous me permettez, Mesdemoiselles, un seul petit conseil pour vos conversations fraternelles. Ces messieurs, vous le savez, croient volontiers se grandir et se donner des moustaches lorsqu'ils raillent les travers, les défauts, même parfois les qualités des personnes respectables qui les entourent, notamment de leur maîtres, et ils aiment à trouver un stimulant et une complicité dans la rieuse malice des jeunes filles ; alors leur insouciance cruauté et leur ingratitude ne connaissent plus de bornes. De grâce, la première fois que cette balle vous est envoyée, ne repaumez point, laissez-la courageusement faire *out*, et vous aurez bien

mérité, en même temps que de la charité chrétienne, de l'autorité qui se trouve, en notre siècle, sapée du bas en haut de l'échelle sociale.

Enfin protection, encouragement et détente du travail, ce triple soin donné par la femme du foyer, s'adresse également aux étudiants, mais à eux avec beaucoup plus de discrétion encore. Parvenu à cet âge, le jeune homme a besoin plus que jamais d'une atmosphère féminine ; ce sont les années où il voit tout à travers le prisme radieux de la femme, et plus que jamais il est alors ombrageux et jaloux de toute influence qui a l'air de s'exercer sur lui. C'est l'heure où les mères et les sœurs doivent apprendre à l'encourager avec délicatesse, à le fortifier discrètement, en toute occasion à lui faire plaisir, à lui faire honneur, car c'est l'heure entre toutes solennelle et décisive où pour toute l'existence l'homme moral prend son pli.

L'un des points les plus ardues de cette entreprise est ce que j'appellerai *le problème de la soirée*. Après le souper, l'écolier, en général, ou se couche ou travaille : l'étudiant se repose et se détend. Lorsqu'à vingt ans l'on a étudié courageusement tout le jour, il est assez naturel que, le soir venu, l'on aspire au repos, à la joie, à la fantaisie, à la vie, dont on sent la surabondance en soi. Aux parents donc à *organiser*, en y pensant et y faisant effort, la soirée de famille, afin que l'ennui, autant que possible, en soit banni, et il semble bien que, dans cette tâche, les sœurs soient particulièrement qualifiées, en introduisant le charme de la littérature et de la musique, en laissant chanter leur jeunesse, pour retenir les jeunes gens au foyer.

S'ils ont dû le quitter pour aller étudier dans une autre ville, il faut leur y trouver, dès le commencement,

un ou deux intérieurs sûrs et gais, où ils pourront, presque à toute heure et surtout le soir, être reçus familièrement et fraternellement. L'on est étonné que la solidarité des mères, si ingénieuses et si hardies, quand il s'agit de leurs enfants, n'y ait point encore pourvu, et n'ait pas couvert le pays d'un vaste réseau d'organisation mutuelle, pour recevoir les fils les unes des autres. Il faudra pourtant bien que nous réformions cette partie, plus importante que beaucoup d'autres qui attirent l'attention publique : il faudra qu'un jeune homme, arrivant dans une ville inconnue, trouve tout naturellement et facilement une porte qui s'ouvre de bonne grâce devant lui et qu'il ne soit point, pendant des mois, rejeté durement, pour se distraire, sur la voie publique et dans les cafés, réduit à n'envier qu'au travers des fenêtres ces *homes* bienveillants, propres et chauds qui lui rappellent celui qu'il a quitté.

Un dernier moyen d'adoucir, ou plutôt de fortifier cette solitude est *la lettre* familiale envoyée régulièrement. A la lettre à jour fixe l'on oppose que, si elle vient à manquer d'un côté ou de l'autre, on s'inquiète. Pauvre objection, au regard des avantages si évidents ! On a commencé par convenir que l'on écrira, autant que possible, le jour fixé, sans s'y astreindre fatalement. Et alors, l'on écrit beaucoup plus, de part et d'autre, parce que l'on a pour cela un jour, au lieu de remettre indéfiniment comme l'on fait pour tout ce qui n'est point réglé. Le jeune homme pense d'avance à sa lettre hebdomadaire, qui forme devant lui comme un point lumineux dans son horizon parfois un peu noir. On s'arrange pour qu'il la reçoive au jour où son travail est plus dur, ou au contraire à son jour de liberté, et vers le soir, s'il est possible. Soyez assurés que, dans le secret de sa vie, la lettre sera par lui plus d'une fois lue et relue, bien qu'il ne veuille jamais en convenir.

Que de fois, en recevant certaines confidences mélancoliques de jeunes gens, pourvus de sœurs qui ne leur écrivaient pas, je me suis permis de maudire celles-ci au fond de moi-mêmes, sans aucune galanterie, je l'avoue ! Comment, voilà des jeunes filles qui aiment leurs frères et qui, pour leur écrire, disposent probablement de plus de loisirs que leurs mères, mais qui remettent à le faire pour des raisons... sans aucun doute infiniment graves et fortes ? Leur excuse est sans doute qu'elle ne comprennent rien à l'isolement de cœur de ces jeunes gens qui font tout d'ailleurs pour le dissimuler. Mais qu'elles essayent de comprendre un peu, ou qu'elles nous croient sur parole, et qu'elles leur envoient régulièrement beaucoup de ces chers détails faisant revivre le foyer absent, beaucoup de lignes de leur grande écriture modernement décidée, qui emprisonneront à leur insu, pour les destinataires, tant de vaillance et d'énergie et les aideront à se maintenir sur les hauts plateaux du travail et de la conduite, d'où ils ne veulent pas déchoir.

On voit que nous parlons ici de l'élite de la jeunesse. Mais cette élite reste l'élite, pour une bonne part parce que les jeunes gens qui la composent furent doucement et virilement aimés par leurs mères, par leurs aïeules, par leurs sœurs, qui savent encore leur prolonger et leur faire sentir cette tendresse virile : n'en doutons point, c'est cette heureuse conspiration des femmes délicates, pures et élevées, qui formera de plus en plus les citoyens d'idées fines, justes et hautes, les caractères à la fois doux et forts, les chefs de famille droits et courageux, dont nous avons, en notre pays, plus que jamais besoin.

Louis ARNOULD.